

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827

Publié par le Times-News Publishing Co., au Times-News Building, 209 rue Lafayette, Nouvelle-Orléans, La. Téléphone Main 4100

Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La. comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane ou au Mississippi, par an \$2.50
Par mois \$0.25
Pour les États-Unis, un an \$2.00
Par mois \$0.20

La France en Syrie

Le vote des crédits pour l'armée du Levant appelle de nouveau l'attention sur les affaires de Syrie. Dernièrement, à la Chambre, le président du Conseil a dû poser la question de confiance pour faire approuver un crédit de 107 millions destiné à couvrir pendant quatre mois les dépenses militaires en Syrie. Le gouvernement avait tout d'abord demandé 180 millions pour les six derniers mois de l'année. Puis, sur les instances de la Commission des finances, il s'était contenté de 160 millions, correspondant à l'entretien de 35.000 hommes. M. Bokanowski, rapporteur général du budget, et M. Berthoin, socialiste, ont réclamé de nouvelles réductions. Ces deux orateurs ne s'inspiraient pas des mêmes intentions. Le premier s'effrayait du total formidable des dépenses déjà faites en Syrie, 2 milliards 400 millions, tandis que le second critiquait l'occupation et l'administration de cette ancienne province turque. L'un et l'autre n'étaient pas mécontents de trouver une occasion de mettre le gouvernement dans l'embarras. Mais on doit reconnaître que les motifs justifiés de critiques ne manquaient point. Quoique le Cabinet actuel ne soit nullement responsable des actes du Cabinet précédent et des difficultés auxquelles nous nous heurtons, il subsiste trop de traces des fâcheuses habitudes antérieures. On n'a parlé hier que de crédits militaires, les crédits civils auraient aussi mérité de retenir l'attention.

Sans entrer dans le détail des observations budgétaires de M. Bokanowski, il importe d'en tirer une conclusion qui ne surprendra point nos lecteurs, quoiqu'elle choque beaucoup de bons patriotes: il militairement, en fin de compte, la France n'est en état de supporter un long effort en Syrie et dans les régions voisines. On commence à découvrir maintenant les inconvénients d'un régime dont nous avons signalé les vices dès le début. Nous manquons des effectifs nécessaires pour assurer la paix française à cette partie du continent asiatique. Nous sommes et resterons en contact avec des populations remuantes qui révoquent des vastes réservoirs humains du voisinage des afflux bouillonnants. Notre budget, alourdi de charges écrasantes, ne peut être employé à faire le bonheur de gens qui s'emparent autour de nous quand nous leur distribuons la manne quotidienne, mais qui se réservent de nous tourner le dos dès que cessent les distributions. Il est beau de proclamer que la France maternelle se doit de faire l'éducation de peuples auxquels des souvenirs médiévaux la rattachent. C'est un magnifique thème à discours dans les assemblées. Mais, si cette éducation comporte une occupation militaire et des charges civiles, pouvons-nous remplir cette mission sans épuiser la métropole et compromettre sa sécurité sur notre continent?

La politique des accords de 1916 et leur application maladroite nous ont engagés dans une impasse. M. Briand, qui connaissait peu la géographie, et M. Philippe Berthelot, qui voyait grand, ont voulu donner à la France d'immenses domaines, proportionnés à ceux que la Russie et l'Angleterre ambitionnaient de posséder. L'Angleterre se voit maintenant obligée, après de pénibles expériences, d'abandonner l'empire qu'elle s'était fait attribuer. Elle évacue la Mésopotamie, en y laissant seulement un détachement d'aviateurs. Le roi Fayçal, qu'elle a intronisé à Bagdad, n'est plus le maître de la situation. Afin de maintenir son autorité précaire, il demande l'abolition du mandat britannique. Enhardi par la suppression du protectorat en Egypte, excités par des agitateurs nationalistes syriens, les Mésopotamiens se sont réunis en mai à Korbéla et ont réclamé l'indépendance. En Syrie même des mouvements ont eu lieu. En vain un service de propagande, largement rétribué, a-t-il fait le silence sur ces incidents. Si peu graves qu'ils soient, ils n'en sont pas moins symptomatiques. La vérité, qu'il était facile de deviner depuis longtemps, est que le monde arabe de Syrie nous échappe, et qu'il tend de plus en plus à s'associer à un mouvement nationaliste panislamique qui a pour objet l'expulsion des chrétiens et des étrangers. La seule différence entre les divers groupements islamiques de l'Asie antérieure, c'est que les uns aspirent à la pleine indépendance immédiate, tandis que les autres consentent à profiter quelque temps des largesses occidentales afin de mieux préparer leur indépendance.

En ce moment on remarque dans le nord de la Syrie des infiltrations de bandes kémalistes. Sous le régime ottoman, les Turcs et les Arabes passaient leur temps à se chamailler ou à se battre. Actuellement ils s'unissent contre les étrangers. Si les ké-

malistes nous adressent des sourires, ce n'est point par amour pour nous, c'est par haine contre l'Angleterre et les Grecs. Ils ne seront avec nous que si nous nous faisons leur instrument.

M. Poincaré a demandé à la Chambre quatre mois de réflexion. Il a justement protesté contre les mesures improvisées et brutales qu'on lui suggérait. Mais il est nécessaire d'avoir enfin une politique orientaliste entrant dans le cadre de notre politique générale et fondée sur l'accord des intérêts vitaux de la France avec l'épanouissement de son influence morale, et non sur l'archéologie ou la littérature. Nous souhaitons que, le mois prochain, les événements laissent à M. Poincaré le temps d'étudier à fond cette question de première importance. —A. G.

L'ART DE VOYAGER

Nos voyages sont en général un plaisir de deux semaines, auquel on a pensé six mois. Et je n'entends pas railler cette préparation—cette incubation—car si le voyage normal comprend toujours trois périodes (avant, pendant et après), je tiens la première de ces périodes, et de loin, pour la plus importante.

Il est toutefois nécessaire que nous nous mettions d'accord sur le sens exact de ce verbe voyager. Il comprend à lui seul tout un art et toute une science; il exige de la résistance physique, un bon caractère, une intelligence éveillée, et aussi des yeux pour voir, chose qui manque à de si nombreuses gens, nous apprendraient déjà les Evangiles. A mon avis, ce n'est pas voyager que de monter dans un sleeping, en descendre pour se livrer à une agence de voyage, ne s'occuper ni de ses valises, ni de son hôtel, voir ce qu'un guide paténeté juge digne de vous, et jouer en somme la marionnette inconsciente dont cent mains intéressées tirent les ficelles. Ces voyageurs-là feraient tout aussi bien de tourner sur la place Vendôme que de parcourir l'Egypte.

C'est que le voyage est une rude école, où l'on apprend à vivre, surtout à ses dépens. C'est une école dont on peut revenir plus fort, plus armé, plus instruit, à condition de ne pas seulement regarder les montagnes et les statues, mais d'observer les peuples, et leurs mœurs.

Pour cela, il faut pratiquer un peu les langues étrangères, et si ce n'était pas une utopie que d'apprendre le tcheco-slovaque pour aller à Prague, ou le magyar pour visiter Budapest, je poserais l'étude des langues comme le premier chapitre de l'avant-voyage.

N'est-on pas un esclave, quand on ne peut se faire comprendre pour obtenir un aéroport? Et ne semble-t-on pas grotesque lorsque, revenant d'Italie, on s'étend sur la politesse des chemins de fer. "Oui, madame, la-bas, dans toutes les gares, il y a une plaque où l'on a peint en lettres énormes: merci.—Pardon, réplique une jeune fille au balourd qui vient de parler. Le "merci" que vous avez lu, monsieur, n'est que la traduction de notre mot marchandise."

Je préfère les étrangers qui s'efforcent de parler notre langue, même quand leurs efforts sont un peu vains et qu'ils disent, par exemple, une poule faisandée, pour une poule faisane, comme je l'entendis cet hiver.

La logique exige qu'avant de préparer un voyage, on l'ait choisi; et n'allez pas croire que ce soit si facile, surtout lorsqu'on n'est pas seul à prendre la décision. Au surplus, regardez autour de vous, et comptez le nombre de gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent! Le choix du voyage, fonction directe du goût personnel, de la saison, du budget, de l'amplitude des vacances, est un point capital.

Aux jeunes gens, je donnerai un conseil qui, j'espère, ne sera pas aussitôt frappé d'anathème. Amis étudiants, vous qui voyez dans le voyage un essor vers l'idéal, une réalisation de tous les rêves de votre enfance, calculez bien jusqu'ou une personne d'âge mûr irait avec l'argent dont vous disposez. Et doublez aussitôt cette distance, car vous savez encore vous contenter de peu! Qu'importe que l'auberge tiende lieu de palace! Quand il fait chaud, un billet de pont ne vaut-il pas la meilleure cabine? A dix-huit ans, n'est-ce pas le bonheur complet que de pérégriner en bohème ou en héros de Jules Verne?... Je ne parle pas de bien entendu des Cinq Sous de Lavardère; c'étaient des prix d'avant-guerre. Les voyages où il faut calculer avec acharnement, se priver d'un porteur, remplacer les voitures par les tramways, et monter parfois en troisième classe, ces voyages, toujours faits d'un peu de privations, nous laissent plus tard les souvenirs les plus pénétants. Alors la jeunesse qui a fui rendit tout facile et embellissait tout. Il y a bien des années, hélas! devant aller jusqu'à Florence, je fis le tour par la Sicile. Dans les différentes étapes, ma mère m'envoyait des chèques... de tout petits chèques. Elle jouait cela plus prudent. Mais à Palerme, le pli fut égaré à la poste; je dus me nourrir huit jours d'orange et de figues enfilees sur des bâtonnets. Ah! le délicieux voyage!

Si j'osais—mais je n'oserais pas—je me permettrais aussi un conseil aux fiancés: "Vous êtes charmants tous deux; vous êtes pleins d'esprit, de séduction. Vous bannissez réso-

lument tout ce qui est retrouvé ou banal. Dans votre amour, vous cherchez à devenir l'un pour l'autre de grands amis et d'excellents camarades. Et quand vous décidez votre voyage de noces, vous allez choisir l'itinéraire le plus battu, le plus classique... le plus pompier. Comment! Vous ne voyez pas ce qu'il y aurait de délicatement subtil à consacrer votre camaraderie, à ne pas vivre pour la mode et pour la galerie qui vous guette? Que diriez-vous d'un raid pedestre à travers la montagne, des étapes dans de savoureuses auberges où votre bonheur serait caché? Que diriez-vous du voyage dans une toute petite automobile, à deux places, sans chauffeur? Si, après vous avoir vu en toilette de bal, votre mari vous aperçoit en combinaison de mécano et un coup de main dans un dépannage, ne croyez-vous pas qu'il serait transporté d'enthousiasme, jolie Madame?

Rien qu'en France, que de splendeurs peu connues, depuis ce Marais Poitevin, jusqu'aux itinéraires surprenants des Basses-Alpes! Mais non. Vous vous précipitez sur certains noms comme les alouettes volent au miroir! Strezza, Deauville, Ostende, Biarritz! La tournée des conventions, le défilé devant les badauds, l'intimité perdue—et le bonheur déjà un peu profané!"

Travaillez donc votre voyage. Ouvrez d'abord les idées conventionnelles que nous avons tous sur les gens, la nature ou le climat d'un pays. "Les Espagnols sont sobres! La Sibérie est froide! Les Italiens sont... bavards!" Rien n'est plus faux... Ne vous fiez pas non plus en aveugle à votre Baedeker ou à votre Guide Bleu. Ces guides ne furent pas faits pour les sots! Il faut savoir y lire entre les lignes, et je vous conseille d'accorder une sympathique attention à des phrases comme celle-ci: "La ville est sale, tortueuse, mal bâtie." De toute évidence, cela signifie: "Arrêtez-vous, si vous aimez le pittoresque, les fouilles antiques, les coins imprévus."

Vous voici enfin à la préparation matérielle du départ. Heure trop longtemps attendue, mais heure difficile, où les plus sages recommandations risquent de me faire honnir. C'est que tout est si différent, selon que vous voyagez en célibataire ou en mari, selon que vous aurez choisi le chemin de fer, le bateau, le cycle ou l'auto.

Je n'ose vraiment pas envisager ici la question des bagages, si importante—mais si imprudente quand on s'adresse à un public féminin!—Comment affirmer: "Les malles sont les ennemies du voyage!" C'est le plat lourd pour un estomac sensible. C'est le boulet des anciens forcés rivié à votre fine cheville! C'est un frein Westinghouse qui bloquera vos élan! Non, vraiment, je ne le puis par. Je me contenterai de soupirer, en voyant s'amorcer les valises, les étuis, les coffres, les paniers, les cartons à chapeaux, et je continuerai à aimer mon sac de pédestrien et ma pèlerine caoutchoutée. Mais je suis un excentrique, un vagabond, n'est-il pas vrai?

Mon maladroite avec vous a démontré que le genre de voyage qui a mes préférences, c'est la marche, la liberté complète d'admirer, de dessiner, de prendre des notes. N'allez pas en déduire que je n'apprécie pas les autres modes de déplacement. Ils ont tous leurs avantages, comme leurs défauts. Si le train nous transporte vite et reste le moyen le plus pratique pour les gens pressés qui ont le tort de ne posséder ni auto, ni avion, il faut avouer tout de même qu'il a pris la déplorable habitude de traverser sous terre les endroits les plus beaux. Et puis, les bandits masqués, les déraillements, la file aux guichets, les billets périmés!

J'aime aussi la croisière, en été, lorsque le temps est calme. Le farniente du rocking-chair, comme disent les gens qui se piquent de parler un français pur... La croisière repose des bals, des dîners; puis lorsque vient le tangage, elle se fait notre docteur, nous met à la diète et nous soigne malgré nous.

L'automobile est bien agréable, en dépit de la maladie qu'elle inocule: le besoin de la vitesse; mais elle a encore de petits vices de conformation: les pneus, l'essence, l'huile, le garage, le mécanicien. Le jour où l'on supprimera ces cinq imperfections, elle deviendra l'engin parfait.

Quant aux cyclistes, ce fut certainement pour les décourager que Dieu créa les côtes et le vent debout, ennemis irréductibles.

Entre toutes ces inventions, il ne reste plus qu'à faire votre choix. Mais faites-le avant de partir. N'allez pas jeter votre bicyclette dans un ravin après quelques épreuves, ou acheter un tact à mi-chemin. Partez, l'âme quiète, le cerveau farci de documentation, les nerfs en repos; partez avec la volonté de regarder et de voir, de bien voir, de ne pas revenir uniquement avec une collection de cartes postales et quelques observations générales, c'est-à-dire stupides. Parcourez les rues des grandes villes, non en taxi, mais à pied; flânez, parlez, enregistrez les anecdotes, les coutumes, apprenez à connaître une cité à son réveil comme vous monteriez sur une montagne pour voir le lever du jour; recueillez les dictons, lisez les feuilles locales. Une soirée dans un théâtre de marionnettes, à Naples, vaut mieux qu'une représentation au San Carlo. Une procession de Bruges vous en

apprendra plus sur l'âme flamande que la lecture de dix bouquins. Vous ne pourrez connaître la mentalité du Liban que si vous avez le courage de passer quelques jours dans un hameau maronite des sommets. De mes randonnées en Orient aurais-je rapporté quelques vérités sur les Turcs si je n'avais pas souvenamment délaissé l'auberge pour leurs selamliks? Aurais-je connu les légendes marocaines si un autre qu'un officier indigène m'avait mené à la ville sainte de Moulat-Idriss?

Regardez, écoutez, retenez, ne compliquez rien, acceptez les petits déboires, ne vous cabrez jamais contre une stupidité administrative, n'entamez pas de lutte où vous seriez vaincu; et les voyages vous seront à la fois agréables et profitables. Vous reviendrez satisfait au logis, car "Le plus beau du voyage est encore le retour," comme dit le poète. Et pendant que vous serez encore occupé à classer vos souvenirs, vous rêverez déjà d'une nouvelle escapade, plus longue, plus lointaine, plus ensoleillée.—Edouard de Keyser.

Les Raisons de la Victoire de la Marne

(1914)

Une nation puissante, imbuë d'une forte tradition militaire, ne se résout pas volontiers à accepter une défaite. Tous les ouvrages publics en Allemagne sur la guerre mondiale reposent sur un postulat commun: l'armée allemande méritait la victoire, et la victoire ne lui a échappé que par suite des circonstances. Et ces circonstances sont présentées par les écrivains militaires allemands comme résultant toutes de fatalités fâcheuses qui ont empêché les armées du Kaiser de récolter le fruit de leurs efforts.

Cette réflexion s'applique particulièrement à la bataille de la Marne qui fut, selon l'expression d'un des écrivains allemands qui l'ont le plus étudiée, le lieutenant-colonel Müller-Löbnitz: "Le moment où la chance tourna" (der Wendepunkt des Weltkrieges). C'est aujourd'hui une vérité incontestable pour un grand nombre d'Allemands que la bataille de la Marne a été un succès allemand interrompu seulement par un manque de sang-froid: si les armées du Kaiser avaient poursuivi leur effort quelques heures de plus, nul doute, suivant les propagandistes allemands, qu'elles eussent remporté la victoire. Le véritable responsable du repli allemand derrière la Marne serait le lieutenant-colonel Hentsch qui donna l'ordre de repli aux armées allemandes de l'aile droite et força par suite l'Oberste Heeresleitung à le donner à toutes les ailes.

Moins simpliste, et plus près de la vérité, est la thèse que soutient von Kluck dans ses souvenirs relatifs à la bataille de la Marne, dont une traduction française a paru récemment. Le véritable coupable selon lui (il ne le dit pas, mais c'est la conclusion que suggère inévitablement son livre), le véritable coupable n'est autre que le général de Moltke, chef d'état-major des armées en campagne. On s'est attaché, dans une Revue militaire déjà ancienne (19 juin 1920), à démontrer, d'après les souvenirs de von Kluck, que la bataille de la Marne, ou plus exactement la période des hostilités qui va du milieu d'août au 10 septembre 1914, vue du côté allemand, est caractérisée par la carence du haut commandement. L'expression se reprise par le général Debeney dans la préface de la traduction française de l'ouvrage. Et il est certain qu'on ne peut en trouver d'autres.

Sans refaire cette démonstration, il est bon de rappeler que l'état-major allemand marchait d'après un plan arrêté longtemps à l'avance, dont de nombreux Kriegsspiele avaient démontré l'excellence. A cette raison fondamentale, qui faisait considérer chacun des exécutants comme un acteur devant triompher enfin en public dans un rôle longtemps répété, s'ajoutaient des raisons personnelles au chef d'état-major des armées en campagne. Le général de Moltke, dans la carrière avait été placé sous l'invocation de son oncle, le chef d'état-major bismarckien de 1870, était plus brillant que profond, homme de conversation plutôt que chef. La guerre de 1914 le trouva malade, avec une volonté encore affaiblie, tout disposé à s'en remettre à ses subordonnés. Or, comme l'a démontré le maréchal Foch (la Manœuvre pour la bataille), Moltke l'ancien s'était trouvé souvent dans la nécessité de s'en remettre à ses subordonnés; les directives lancées par lui cadraient rarement avec les circonstances; et la plupart des grandes batailles d'août 1870 ont été engagées sur l'initiative des subordonnés que le haut commandement suivait alors au mieux. Moltke l'ancien s'en tirait parce que ses subordonnés immédiats, les commandants d'armée, étaient suffisamment orientés sur la situation pour que leurs initiatives pussent être suivies et parce que ses propres directives étaient assez largement conçues pour répondre à des situations même non exactement prévues. Mais il laissait à son

neveu et successeur une tradition fâcheuse qui concordait avec les dispositions naturelles de celui-ci: laisser aux commandants d'armée une large initiative. De l'initiative à l'indépendance et à l'anarchie, il n'y a qu'un pas, et il est vite franchi si le commandant en chef ne sait pas au moment voulu faire sentir son autorité.

C'est ce que Moltke le jeune ne sut faire à aucun moment. Kluck se plaignait de n'avoir jamais été informé par l'O. H. L. de ce qui se passait ailleurs qu'à sa gauche. C'était évidemment la première condition pour qu'il ne prit pas des initiatives anarchiques: et l'O. H. L. négligea de la remplir. Il y a plus grave: divers ordres lancés par elle montrèrent que l'O. H. L., dans sa tour d'ivoire de Coblenche, puis de Luxembourg, n'était pas au fait de la situation de ses armées. Dans la nuit du 2 au 3 septembre, au moment où elle change de plan une première fois et veut tenter "de couper les Français de Paris et de les rejeter dans le Sud-Est," elle ordonne à la 1re armée de suivre la 2e en échelon. Or, à ce moment, la 1re armée commence à franchir la Marne, tandis que les premiers éléments de la 2e viennent seulement de passer l'Aisne dans la région de Soissons: la 1re devra-t-elle donc marquer le pas en attendant que la 2e l'ait rejointe et même dépassée? Deux jours plus tard, le 4 septembre au soir, quand l'O. H. L. changeait encore une fois de plan, prescrivait aux 1re et 2e armées de rester face au front et de la 2e, la 1re entre Oise et Marne, la 2e entre Marne et Seine, la 3e à ses éléments d'infanterie à 30 kilomètres en moyenne au sud de la Marne, et son corps de cavalerie entre Tournai et Provins.

Après cela, il n'est plus étonnant que le sort des armées allemandes soit réglé par un lieutenant-colonel dans des paroles avec les commandants d'armée, voire même, comme ce fut le cas à la Marne, avec le chef d'état-major. La mission du lieutenant-colonel Hentsch restera pour l'avenir le témoignage le plus éclatant de l'incapacité du haut commandement allemand en 1914.

Mais, après avoir vu le côté allemand, il faut voir le côté français; ou, pour mieux dire, il faut voir l'ensemble de la bataille. On a signalé ici à plusieurs reprises l'importance historique de la mission du lieutenant-colonel Hentsch dans la retraite allemande du 9 septembre 1914. Mais il ne faudrait pas exagérer l'importance stratégique de cet incident. L'incident Hentsch est révélateur des faiblesses du haut commandement allemand, mais ce n'est pas à lui qu'est due la retraite allemande. Lui donner cette valeur, c'est faire le jeu des propagandistes d'outre-Rhin et reconnaître implicitement que la bataille de la Marne est un succès allemand, ce qui n'est pas à lui qu'est due la retraite allemande. Lui donner cette valeur, c'est faire le jeu des propagandistes d'outre-Rhin et reconnaître implicitement que la bataille de la Marne est un succès allemand, ce qui n'est pas à lui qu'est due la retraite allemande. Lui donner cette valeur, c'est faire le jeu des propagandistes d'outre-Rhin et reconnaître implicitement que la bataille de la Marne est un succès allemand, ce qui n'est pas à lui qu'est due la retraite allemande.

Il n'en est rien. Et ici interviennent les raisons que négligent systématiquement les écrivains militaires allemands, celles auxquelles nous devons au contraire nous tenir le plus strictement: ce sont celles qui résultent de l'action des armées françaises. A l'heure actuelle, nous connaissons, en dehors du plan Schlieffent modifié qui fut mis en vigueur au début des hostilités, trois projets d'opérations de l'O. H. L. Le premier, du 27 août, tend à l'enveloppement des forces françaises par une masse allemande, dont une partie, la 1re armée, marchant sur la rive droite de l'Oise, se dirige vers la Basse-Seine, c'est-à-dire à l'ouest de Paris. Le second, du 2 septembre, tend à rejeter les Français au sud-est de Paris, la droite allemande passant à Test de la capitale. Le troisième, des 4 et 5 septembre, tend à monter une manœuvre par le centre (3e armée), l'aile droite allemande ayant seulement pour mission de parer aux menaces qui pourraient, l'O. H. L. s'en apercevoir enfin, sortir du camp retranché de Paris.

Un voit que le point d'application de la manœuvre allemande s'est déplacé à deux reprises vers l'Est. Pourquoi? Si instable que fut la volonté du haut commandement allemand, ce n'est pas au hasard qu'il a été forcé par des circonstances indépendantes de sa volonté, par des circonstances nées de l'action de l'armée française. Le second déplacement s'explique de lui-même: l'O. H. L. s'est avisé par raisonnement, ou bien il a été informé par des renseignements, qu'il devait s'attendre à une attaque menée par des armées formées à Paris. La seconde hypothèse pose un problème historique que ne sera sans doute pas clairci de si tôt, les services d'espionnage ne livrant pas volontiers leurs secrets. Quoi qu'il en soit, c'est la présence, connue ou supposée, de l'armée Manoury qui a forcé le commandement allemand à changer de plan le 4 septembre au soir.

Un motif du même genre avait imposé le changement de direction du 2, déjà prévu par le plan du 27. Les instructions générales envoyées à cette date par l'O. H. L. rappelaient ce principe évident que les armées allemandes devaient être exprimées comme possible "qu'une forte résistance qui serait opposée sur l'Aisne, et, plus tard, sur la Marne, pourrait rendre nécessaire un passage de l'armée allemande de la

direction sud-ouest à la direction sud." L'hypothèse d'une résistance sur l'Aisne, puis sur la Marne, est intéressante et n'est pas purement imaginaire, elle est justifiée par les combats de Signy-l'Abbaye-Rethel, qui devaient révéler définitivement au commandement français l'existence de la 3e armée allemande (von Hausen). Cependant la véritable raison est à chercher dans les appels continuellement adressés à cette même 3e armée par sa voisine de gauche, la 4e (Albert de Wurtemberg): appela qui l'amènent à s'engager vers le Sud, parfois même vers l'Est, qui crédules dans la ligne allemande des brèches—hâtivement bouchées, qui forcent la 2e armée, puis la 1re, à marcher non plus vers le Sud-Ouest, mais vers le Sud. Et cette situation est sanctionnée par les ordres du 2 septembre, quand l'envoi en Russie de deux corps d'armée prélevés sur les 3e et 2e armées est venu affaiblir encore cette ligne et ne lui laisse la possibilité de se ressourder que par un resserrement sur sa gauche.

Les fautes du commandement allemand dans la première phase de la campagne sont nombreuses et considérables; mais ses plans n'ont pas été troublés seulement par des erreurs de doctrine. Ils l'ont été aussi et surtout par l'armée française.

J.-M. BOURGET.

LES VOILETS VERTS

Lorsque le corps du financier Floppard—surnommé Floppard—fut retrouvé dans les bois de Carnelle, à côté du revolver qu'il s'était appuyé contre la tige, la Bourne s'affola, le tirage de tous les journaux monta et près de trois cents familles constatèrent qu'elles étaient plus ou moins ruinées. Le public qui trouve toujours la loi insuffisamment rigoureuse contre des sortes de corsaires, aime assez qu'un d'eux se fasse lui-même justice et s'intéresse passionnément à un scandale dont le souvenir demeure encore dans les mémoires. Mais ce que le monde n'a pas vu, c'est que cet homme a pleuré avant de se tuer et que ces larmes, bien plus que la balle qui se logea dans la tête, furent le châtement de ses vols.

Désiré Floppard était le fils unique d'un modeste tailleur du Faubourg-Montmartre. D'abord enfant chétif puis jeune homme sentimental, il s'était pris à vingt ans d'une honnête fille qu'il épousa bientôt et pour qui il avait composé des vers de mirilton fort admirés par le père Floppard. Au cours des fiançailles, de vastes projets avaient été faits. On avait parié d'un voyage de noces en Provence, mais la dépense jugée excessive, les jeunes gens avaient songé à Lyon, à Fontainebleau, enfin avaient fini par se contenter de huit jours d'école buissonnière, à quelques lieues de Paris, dans la forêt de Carnelle qu'une voisine leur avait vantée.

L'été commençait, les fougères embaumaient et la fraîcheur des sources était délicieuse. Un jour que Désiré et sa femme, chargés de toutes les fleurs, de toutes les herbes folles que peuvent arracher des mains parisiennes, allaient à l'aventure à travers les fourrés, ils parvinrent à une vaste clairière où le silence était fait de tant de bourdonnements, de si jolis bruits d'eau et de ramures, qu'ils se turent longtemps, bercés, ravés, muets d'extase. Un gamin qui passait leur apprit que l'endroit se nommait la Fontaine-à-la-Brunne. Ils furent tentés d'applaudir! Et la jeune femme exprima un rêve de midinettes, exquils et banal: —Comme on serait heureux, ici, loin du monde, dans une petite maison qui aurait un toit de chaume, une glycine et des volets verts!

Quelques années s'étaient écoulées, le rêve allait être une réalité. Entre temps, Désiré était devenu le commis puis le secrétaire d'un brasseur d'affaires, qui avait apprécié son intelligence, sa docilité et son goût pour le travail, de jour en jour plus affirmé. Désiré commençait à gagner gros et ne refusait rien à sa femme; la petite maison était sortie de terre, telle qu'un jour elle l'avait souhaitée. Jamais plus adorable nid d'amour ne s'était abrité sous la feuillée et, le dimanche, quand ils allaient voir où en étaient les travaux, ils chantaient en riant la romance de Georges Grieg!

Mais peu à peu le patron de Désiré, sans famille, se prenait d'amitié pour son secrétaire, le façonnait à son image et parvenait à lui endurcir le cœur. Sa confiance en lui devint illimitée; il n'hésita pas à le prendre pour associé. Quelques mois plus tard, une attaque d'apoplexie foudroyante devant son bureau celui qui venait de faire la situation du jeune Floppard.

Désiré se trouva seul à la tête de vingt entreprises véreuses ou non. Il dut travailler jour et nuit, ne consentant à se reposer que lorsqu'il tombait de fatigue. En moins d'un an, il était millionnaire; son ambition ne connut plus de bornes; rien ne fut trop luxueux pour lui. Il eut des chevaux, un hôtel et un cuisinier qu'il envoya à une Altesse Royale. Comme il n'avait pas d'enfants, son intérieur trop solennel lui parut vide et odieux; bientôt, il délaissa sa femme. Il vécut au cercle, fréquenta les coulisses, se fit décorer, et, à force d'audace, d'insolente roquette,

fut "une force," une manière de potentat qui sut sa cour et ses détracteurs. La petite maison des bois terminée, mais inhabitée, était bien oubliée. Elle fut vendue à la première offre du premier acquéreur. Un parc à la Le Notre remplaça, en Touraine, l'idyllique Fontaine-à-la-Brunne, et un château à la Mansard abrita le mauvais ménage qui, en pleine lune de miel, avait rêvé d'une retraite d'opéra comique avec toit de chaume, glycine et volets verts.

Le régime de l'illustre financier dura vingt ans; mais, grisé par le succès, emporté par l'apre besoin de doubler et de décupler sa fortune, il refit trop à sa manière la géologie des Amériques, inventa trop de fleuves pailletés d'or, trop de mines de cuivre et de diamant. Des trahisons armèrent ses ennemis, qui menèrent contre lui des campagnes. L'opinion s'émut, l'épargne se fit prudente, le crédit de Floppard s'écroula. Des plaintes furent lancées, le scandale était imminent. Floppard avait à peine cinquante ans, mais il était usé avant l'âge, et au face de la débâcle perdit tout son sang-froid. Sur le point d'être arrêté, il s'affola, mit un revolver dans sa poche, et s'enfuit comme un voleur qu'il était.

L'instinct qui pousse tous les financiers en déroute vers la gare du Nord l'y porta; mais devant le guichet il fut saisi d'un étourdissement, et, sans très bien se rendre compte qu'il parlait, demanda un billet pour Nointel. Une heure plus tard, il se trouvait dans la forêt de Carnelle. C'était le plein été, des bûcherons remarqueurent ce monsieur décoré, en bottines vernies, redingote et chapeau haut de forme, qui se lançait comme un dément à travers les fourrés.

Désiré Floppard alla ainsi pendant des heures... Au crépuscule, il déboucha dans une clairière... Il y avait devant lui, au delà d'une prairie coupée de ruisseaux, une petite maison à volets verts, coiffée d'un toit de chaume, décorée d'une lourde glycine, et dont la cheminée fumait légèrement dans l'air tranquille. Sur le seuil, un homme en bras de chemise lisait un livre. Dans le jardin, entre les roses trémières, une femme encore jeune passait, enveloppant dans ses bras deux jeunes filles qui appuyaient leurs têtes blanches contre ses épaules.

Et Désiré Floppard tomba à coup sûr! Son cœur de vingt ans battait dans sa poitrine, ce cœur d'od avait autrefois jailli des vers médiocres, mais sincères... A demi fou et décidé à mourir, un obscur destin l'avait ramené devant la maison dédaignée, oubliée qu'il avait fait bâtir au temps du rêve et de la joie, afin d'y mener une vie douce, amoureuse et obscure... Il regardait, hébété, cette femme, ces jeunes filles, ce calme bonheur qui aurait dû être le sien si le démon de l'ambition et de l'orgueil ne l'avait possédé!... Alors, pour la première fois depuis la mort de son père, Désiré Floppard pleura, pleura sur sa vie honteuse et brillante, pleura sur sa vie manquée! Il pleura sans fin, accroupi dans l'herbe comme un enfant perdu, comme l'enfant chétif qu'il avait été lorsqu'il jouait parmi les étouffes de son père! Mais l'homme qui lisait entendit un sanglot, leva la tête, et le financier pris de peur se dressa, s'enfuit, disparut dans l'impasseur du bois,—où l'inconnu à qui il avait rendu la maisonnette aux volets verts devait le trouver le lendemain, sous les fougères, la face dans la boue et le front ensanglanté.

ANDRE DODERET.

FAITS DIVERS

LE PETIT COURRIER DES FEMMES

Bagatelles.—Les femmes qui regrettent le charme exquis du passé et les temps abolis de la chevalerie, apprendront sans doute avec beaucoup d'intérêt, que tout récemment, on a vendu en Angleterre des instruments de torture tout spécialement réservés aux femmes.

Il y avait parmi ces colifichets une courroie à flageller les bavardes, une bascule à immerger les mégères, sans compter un martinet ferré, des poutches, etc... horreur! un petit instrument à dilater les narines.

On voit que nos aïeules ne manquaient pas de distractions. Tous ces instruments d'ailleurs ont été achetés bon prix.

Je ne suis pas très curieuse, mais je voudrais bien savoir par qui! —Roine.

Avant de vous servir d'un parapluie neuf, je ne saurais trop vous conseiller d'engraisser légèrement les charnières de balais avec un peu de vaseline. Je dis bien vaseline et non huilé à machine, celle-ci plus fluide risquant de tâcher l'étoffe. Et puisque nous sommes sur le chapitre de "pépin," une autre petite observation. Au lieu de mettre nos parapluies mouillés à l'égouttoir le manche en haut, comme c'est l'usage, mettons-les en sens inverse. Alors l'eau ne s'égoutte pas sur la tête, ce qui pourrait si vite soier et coton.

Pour nettoyer les cadres dorés, ne vous servez pas d'eau ordinaire, mais bien plutôt d'une eau où vous aurez fait cuire des oignons. Le résultat vous surprendra.

La foi me prouve les morts; les mœurs me prouvent la fol.—Bosquet.